

## SCÈNE TOURNANTE



*Fiction & Cie*



Alain Veinstein  
SCÈNE TOURNANTE

*Seuil*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

© *Au bureau*, Robert Walser, Zoé, 2010,  
pour l'extrait en page d'exergue.

ISBN : 978-2-02-107945-6

© Éditions du Seuil, mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.fr](http://www.fictionetcie.fr)

« L'heure vient, l'heure passe... »

Robert Walser,  
*Au bureau*



# LEVER DE RIDEAU





*Il était une fois...*

Pas de « Il était une fois ».  
Le début ne veut pas de moi.

Jamais pu commencer par le début.

Quand je commence,  
ça ne peut pas être un début,  
la question du début ne m'effleure pas – ou si peu,  
même si tout commence à la première ligne –  
il ne peut pas en être autrement :  
la brèche s'ouvre à la première ligne –  
je ne dis pas le contraire –  
je suis sur la brèche  
à la percée d'une ligne,  
je ne réponds plus de rien.

Pas le début,  
la percée d'une ligne :  
être sur la brèche  
n'a rien d'un commencement.  
Ce n'est pas le début –  
j'allais l'écrire –  
mais la fin,  
déjà la fin.

J'en suis à peine au début  
et c'est déjà la fin  
sans que je puisse revenir en arrière.

J'ai beau crier :  
pas encore,  
pas si vite,  
l'heure vient,  
trop tard,  
c'est déjà la fin  
et tout est comme ce doit être, à la fin,  
muet, sans appel du lointain,  
sans un signe qui fasse entendre notre amour,  
sur une scène qui continue pourtant de tourner.

Yeux grands ouverts  
sur l'obscurité bleuâtre  
qui en un rien de temps  
a envahi la scène,  
noyé tous les contours.

Là où je suis,  
en conditions naturelles,  
ça ne continue pas.  
Ça n'a pas commencé  
et ça ne continue pas.

C'est pourtant là que je suis,  
dans cette histoire inconnue  
que les mots m'ont donnée  
pour que je refasse ma vie  
et que nous puissions nous parler,  
même si je suis seul.

Écrire  
sans se salir les mains,  
sans aligner jour après jour  
des traces d'infamie,  
impossible,  
je n'y arrive pas.

J'ai beau écrire avec mon cœur,  
la chair, les nerfs à vif,  
je n'y arrive pas.

Arrêter,  
ni plus ni moins arrêter,  
me perdre une fois pour toutes  
dans le blanc de l'hiver,  
je n'y arrive pas.

Danser, risquer deux ou trois pas,  
bouger jambes et bras  
pour développer des lignes,  
je n'y arrive pas.

Même chanter  
pour ne pas écrire,  
me perdre une fois pour toutes  
dans ma propre voix,  
je n'y arrive pas.

Un pas en avant  
et que l'hiver me tombe dessus,  
le froid et la neige,  
loin des géraniums et des violettes.

Disparaître assez  
dans le froid et la neige  
pour ne plus pouvoir aller plus loin,  
céder,  
absorber le blanc,  
me laisser geler dans l'hiver,  
assez  
pour être incapable de me retourner  
vers les chemins perdus  
depuis le premier pas.

Une fois pour toutes,  
les mains liées dans le dos,  
ne plus rien attendre  
et que plus rien ne bouge.

*Un pas en avant, un autre pas.*

Un autre pas encore,  
j'avance  
le long du cercle de poussière,  
les bras chargés de fleurs.

Toujours rien au bout  
ni personne  
et retour, chaque fois,  
au point de départ.

Avec les néons qui clignent,  
une fois je te vois,  
une fois je ne te vois pas.

*Un pas en avant, l'instant d'après.*

L'instant d'après dans le blanc  
où fleur et hiver ne font qu'un mot  
qui balaie la scène tel un cyclone,  
je te vois d'un œil neuf  
et te parle avec mon cœur  
jusqu'à l'épuisement.

Comme chaque fois que je parle  
avec mon cœur,  
je suis privé de la fin de l'acte,  
mais ce n'est pas du théâtre,  
rien n'est plus éloigné de moi que le théâtre  
quand, touché par la foudre,  
je serre les lèvres pour te parler.

*Si loin, si proche.*

Parfois tu es là,  
parfois tu disparais,

perdue dans le blanc  
du dernier jour,

quand pour me racheter  
ne me restait  
qu'un baiser d'adieu.



Plein de rage, oui,  
on n'entre pas sans violence  
dans tout ce blanc.

Ce n'est pas le moment  
de rester immobile.  
On n'a pas une minute  
quand on parle d'adieu.

Je tends ma main valide,  
m'accroche à la vie, ici, en bas,  
en l'absence d'appui  
depuis ce dernier jour,  
mais prêt à ouvrir la bouche,  
à me dandiner  
comme un ours en cage :  
ce que je m'obstine à appeler danser  
pour me faire chaud au cœur.

Tout reprendre à la ligne  
percée autrefois. Je reprends,  
prends le risque, en un mot,  
de courir à ma perte.

Une fois de plus,  
il n'y a pas d'autres mots,  
je cours à ma perte.

Sur cette scène où tout va très vite,  
je suis le personnage arraché à tes bras,  
qui t'adresse la parole  
comme s'il allait mourir l'instant d'après,  
en tout cas le jour même,  
bien que le jour ne se lève pas à la même heure  
pour toi et pour moi, côté cour et côté jardin.  
Le théâtre permet de se laisser gagner  
par l'élan triomphal des mots,  
pourtant sans avenir,  
qui vous abandonnent dès le lever de rideau,  
mais que la mort n'abandonne pas.

*Rien oublié.*

Sans toi,  
je ne suis pas le même,  
attends encore,  
attends encore un peu.  
Je me tiens au bord,  
les yeux grands ouverts,  
pour te dire adieu.

Si je pouvais me souvenir des mots,  
je voudrais t'embrasser avec une audace folle,  
sentir le frisson  
comme lorsque ça ne continue pas.

*Je sais.*

Je ne me souviens pas des mots,  
mais je n'oublie pas.

Mon présent est la proie du passé  
où se terrent les squelettes embrassés  
qui tiennent debout par miracle.

Les murs se referment sur le mensonge,  
la griserie des gagnants  
à l'heure des saluts :  
du jour qui les mène à leur perte,  
ils font un jour de grâce.

Je reste sans voix dans ce chaos  
où l'on ne s'entend pas.

Pas de quoi en faire une histoire, je le sais.  
Mais si je garde les lèvres closes,  
ce n'est pas que pour dissimuler mes dents.

Si je garde les poings fermés,  
ce n'est pas que pour joindre l'acte au silence.

Bonnes Soirées  
*Farrago, 2001*

L'Intervieweur  
*Calmann-Lévy, 2002*

La Partition  
*Grasset, 2004*  
et « *Folio* », n° 4414

Dancing  
*Seuil, 2006*

Le Développement des lignes  
*Seuil, 2009*

Radio sauvage  
*Seuil, 2010*

Voix seule  
*Seuil, 2011*

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



COMPOSITION : NORD-COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 106162 (XXXX)  
*Imprimé en France*